


# Une vie prématurée



Vertiges  
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Henri-Julien-Félix Rousseau (1844-1910), *Soirée de carnaval* (1886) – détail + effets, Philadelphia Museum of Art, États-Unis.

## Une vie prématurée

1

La courte vie des vivants déchirée sciemment.

2

Ma vie avec toi : une usure brève et grisante. Ventre et toute la peau pris de désordre, et des habitudes désormais brisées pourtant acquises longuement en silence. Le goût d'un grand balayage : la chaleur de ton sang léché sur l'argile, la vie éclatée en parcelles, en orages. Mon cœur tendre jouant toujours le rôle de la proie pendant que dure tout le bruit de la mer, pendant que tu jouiras de moi.

3

Brûler. Tendresse et impatience : écarter tes genoux et les eaux amères, et la couleuvre dans la verdure de l'herbe. Être bu par ton ombre et par la violence cernée, pendant qu'âme et sang restent en équilibre. Une audace aiguisée dans ma tête, et je demeure aux pieds de tes mains, au milieu d'une aurore, nous étreignant au passage d'un oiseau de tempête, quand la vie dans l'œuvre blesse et jouit de blesser, au fil des rumeurs, à mots couverts.

4

Le théâtre de ta jupe, maquillée et retroussée au tournant, de ton corps senti dans la rue comme une indiscretion, jusqu'au ruissellement habituel dans les escrimes.

5

Nu, ton corps encore retenu, et partant de tes joues, le secret d'une pâleur, ta bouche brève au goût... au petit goût de sang. Tes lèvres connues pendant que se penche le soleil liquide, quand tu me laisses l'âpre solitude, ou bien l'absence : le rêve malgré tout, et l'eau salée des larmes.

6

Ta langue lèche, confondue. Les signaux blêmes le matin, quand ta main me touche, quand tu me donnes la main. Attendre le mot, qui allait passer. Un goût de poivre et une goutte de sang, qui allait s'arrondir tout au long de la distance... Attendre, un temps, le signe de la fin. Attendre l'abrégé de ma langue entre les deux eaux de ta vie.

7

Rappelle-moi la forme de ta vie, le chemin interdit jusqu'à ta blessure, vallée troublée de cicatrices, tes ruisseaux, tes épaules claires, ou bien cette bouche entre tes jambes qui sent les fruits, et où l'on entre pénétrant dans une ville pavoisée. Rappelle moi aussi ta manière de nous laisser les cheveux, et le calme délire de tes yeux pâles, ou cet endroit caché, à l'extrême intérieur, ton ventre où je n'ai pas encore semé.

8

Laisse-moi rassembler tes paroles successives, pour n'être pas seulement une poussée de sang ni une joie vite faite, mais que tu sois parmi cent la femme qui me déjoue.

9

User de ta main à ma convenance, et de ta gorge, prise par mon souffle. De ma chair outragée, outrager ta voix : que tu ne sois plus que le mi-salé des liquides qui me peuplent la bouche. Profaner tes seins d'eau claire, écrire mon corps avec tes mots, écouter ton cœur qui me bat dans l'âme, trouver toute ma vie dans tes plis.

10

Une journée de décembre belle à crier, les yeux ouverts. Le souvenir de ta langue qui me lèche la joue : mon âme entamée. À la fenêtre, la première fois, le blanc de froid de la conscience qui naît et meurt.

11

Le cœur pris de hurlements, entre les murs de ciel gris, chaque jour. Ne pouvoir cacher tes plis dans ma mémoire ni ton passage de lumière bleuie, pas plus que garder la raison des larmes, et la pluie, et ce que tu portes entre tes jambes : le gisement, le jaillissement d'un éclair enfoui.

12

L'idée très fuyante de ton sang se cache, ainsi qu'une femme au visage continuellement pris. Ton sexe gronde : une marée arrache ma liberté telle un fleuve d'écume. L'ivresse d'un amour provisoire : une brasse dans ma tête. Me retenir avec l'eau vive dans l'importance de tes cheveux.

13

Le mal que me font tes seins en naissant : l'amour essayé pour vivre. Ta main sur mon ventre, et l'odeur tiende dans ma main : l'ardeur de la peau, chaque pore ouvert, le mal que tu fais de n'être pas là le matin.

14

Les années-lumière et les flancs effleurés : l'air mûr et l'image, le transparent espace, la pâte glissante avalée telle la chair des huîtres. La peur, laissée ondulante et sans rêve, et tout seul ment à songer : ton goût luisant sur ma langue, et le râle, la substance même du temps.

15

Le ventre et la sève : ta voix lisse. Dormir avec toi, dans l'eau profonde. Le cri de l'acier, le déchirement de la pure rigueur pliée quand, prise sur le fait, tu te défends pour échapper à tout, même à ma vie et un peu à la gêne du sang. Ta bouche errante, l'apaisement tendre, tes mains et tes pas et, au carrefour des lèvres, dans la maison perdue, apprendre la vie de la lumière et sa mort aussi.

16

Mains retenues entre les mains, après l'usure de la peau, demeurent dans ma mémoire. Un goût d'étoiles filantes, l'itinéraire secret et ton image indélébile ; les larmes ourlantes et l'idée qui change dans la foulée quand je mesure les vagues et apprends ce qui coule ou encore les clefs de tes muscles.

17

Ne plus reconnaître le contour ni le miel magnétique de ta peau mouillée, notre façon neuve d'embrasser lavée par la langueur, et la perte de sang. Tu oublieras le vertige, la langueur, la soie usée et la forme de ta bouche tout comme l'amour étranglé quand je le trace. Le sourire se raye, la courte résistance quand ma queue meurt sur ta langue, et tes yeux vus suppliants comme le vin, et la chair de la truite dans ton sexe quand il bâille.

18

Tu perdras le souvenir des mots et le souvenir de l'amour fait en te faisant mal, et l'urgence de jouir comme la forêt vierge, et le souvenir du baiser donné sur les dents... mais tu reconnaîtras, malgré le luxe de tes entrailles, l'homme déchiré par ton refus.

19

Pour oublier – l'âme et le sexe atteint par le vent – la flamme battue et le poing noir, et le jeu de hasard venu sur l'onix : la bataille d'animaux, dont l'idée réchauffe les femmes entre les jambes. Un parfum entouré de poils se dérobe par derrière, suivant la trace laissée par la langue, la longue glissade glissée dans mon dos, jusqu'à l'espace qui s'ouvre dans un mouvement, ta bouche réjouie, tes lèvres étranges, un peu humides, rouges, et puis mortelles.

20

En marche, la rondeur du ventre, la douceur des jambes montrées, le curieux accouplement auquel tu songes et où se mêlent nos doigts. L'idée obscure d'une touffe d'algues, de ce méat profond où ma langue se perd, où j'écoute ta chair, le tremble ment qu'à l'autre bout du monde tes lèvres diluent : le sommet de mon sang.

21

Tes lèvres lustrées : un nouveau souffle le matin. Mais le rêve que tu as fait, d'un autre, et ton visage attendant que je le lèche tel un chien, donne l'éclat comme le givre sur un étang, de l'annonce d'une terreur plus longue et noire que le charbon.

22

Ta chevelure de louve reconnue, blonde au milieu de la neige, l'allure sauvage de tes yeux roux et de tes lèvres sombres : un souffle exprimé blanchi par le froid. Pendant que glissent sur ta peau des cristaux fondants, et sur tes lèvres calmes remplies de sang, la chaleur pénètre, violente, dans ton visage immobile, dans sa fragilité.

23

Ne pas connaître la douceur de me résigner ; vivre défaillant, ainsi qu'une femme, sur le point de jouir ; ne pas porter sur mes épaules les marques du devoir et ne pas changer ma voix : faire comme si mes yeux étaient vivants ; ne pas être un époux de hasard qui tue son instinct dans d'exquises confitures.

24

Dans le froid, saisi de douleur à chercher ta ressemblance, dans le roc de la voix, dans le métal puissant des tourmentes, la chaleur quitte mon corps. Te sentant charnelle, mais déconcertante, me refroidir lentement, me rapetisser pour être moins sensible aux vents et mourir de la mort propre des animaux.

25

la goût qu'il reste d'écrire la vie partout où tu vas.

AUTOMNE 1979

*Une vie prématurée,*

de Jean Yves Collette,

version nouvelle d'une poésie éponyme de 1976,

a été rédigée en 1979.

ISBN : 978-2-89854-065-3

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2023

– 2 066<sup>e</sup> lecturiel –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org